

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 14 (1869)
Heft: 14

Artikel: La guerre de 1866
Autor: Van de Velde
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-357764>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

assister à la réception d'usage et à la messe, espérant avoir une solution.

« Lorsque l'empereur sortit de son cabinet dans le grand salon, Jomini se trouvait par hasard un des premiers sur son passage. L'empereur vint à lui d'un air courroucé et lui dit : « Quelle lettre impertinente m'avez-vous adressée ? Comment ! me jeter ainsi votre démission à la figure, et croire que je renvoie ainsi les gens qui me servent bien ! Je vous ai nommé chef d'état-major, et non sous-chef. » — « Mais, Sire, j'ai là ma nomination signée de Votre Majesté. » Et comme Jomini allait la sortir de sa poche, l'empereur s'écria : « Eh ! vous n'avez pas vu que c'était une *faute* de Berthier ! » Le prince de Neuchâtel, qui se trouvait présent, tira Jomini par son habit en lui disant à l'oreille : « Ne répliquez pas, et passez chez moi après la messe ! »

Nonobstant toutes les explications, et quoique Berthier ait voulu rejeter l'erreur sur le compte d'un secrétaire, il n'en était rien, et le secrétaire n'avait eu bien réellement l'ordre d'expédier qu'un brevet de *sous-chef*. Cette petite scène, qui eut lieu en public, n'était pas faite pour mieux disposer à l'avenir Berthier en faveur de Jomini.

(A suivre.)



LA GUERRE DE 1866,

jugée par le major van de Velde.

Depuis deux ans, dit l'éminent officier belge, on ne fait que répéter, mais sans le démontrer, que la guerre de 1866 a bouleversé de fond en comble le régime des armées, la tactique et la stratégie surtout.

Il ne sera donc pas inutile d'examiner en quoi les campagnes de Custozza et de Sadowa ont démontré la nécessité d'apporter de si grandes modifications dans l'ensemble des éléments qui constituent la force militaire des Etats, et en quoi aussi ils ont modifié la science de la guerre.

Un aperçu de ces campagnes, suivi des observations critiques des différents auteurs qui ont écrit sur cette matière et des auteurs qui s'en sont occupés, mises en parallèle et opposées les unes aux autres, jettera probablement un nouveau jour sur cette guerre et sur les faits nouveaux que ces campagnes ont révélés logiquement, en tactique, en stratégie et en politique.

La justesse du tir et la grande portée du canon rayé, la vitesse du tir du fusil se chargeant par la culasse surtout, les télégraphes électriques, la vapeur, les chemins de fer, pour le vulgaire, sont les éléments qui constituent la force des armées, qui opèrent les merveilles dans le combat, qui décident de la fortune des batailles et qui, à l'avenir, sont exclusivement destinés à décider du sort des empires. Quant aux causes plus subtiles, sujettes à échapper au discernement des masses, et qui ont cependant eu une grande influence sur la guerre : la constitution des Etats des deux parties en présence, le caractère des souverains et des ministres qui les gouvernent, leurs antécédents, le degré de leur prévoyance, leur politique agressive ou débonnaire ; le savoir-faire des généraux en chef, leur talent, leur caractère, leurs dispositions d'esprit ; les systèmes d'organisation des armées aux prises, leur formation, leur composition, leur éducation, leur instruction ; l'esprit de corps, la discipline, la pratique de la guerre, les habitudes militaires ou anti-militaires de la troupe ; toutes ces causes intellectuelles et morales de succès ou de revers sont rarement appréciées à leur juste valeur quant à l'influence qu'elles exercent sur la guerre, même par les hommes d'Etat, les militaires et les historiens.

En matière de guerre, comme en toutes choses, du reste, le côté matériel, les effets visibles et palpables, frappent toujours les esprits ; les causes morales, l'énergie d'un homme d'Etat ou les sages combinaisons d'un général, produiront, sans bataille, les plus grands résultats qu'elles passeront presque inaperçues ; l'histoire négligera même de les mentionner.

C'est ainsi que, dans la campagne de 1805, Austerlitz efface Ulm si complètement que bien des lecteurs se demanderont : que s'est-il donc passé de si merveilleux autour d'Ulm qui pourrait éclipser le drame sanglant éclairé par les rayons de ce brillant soleil du 2 décembre 1805 ? Ni plus ni moins que l'accomplissement de quelques manœuvres conçues et dictées à Paris et exécutées autour d'Ulm par l'armée du camp de Boulogne, manœuvres qui, sans avoir été suivies du carnage du combat, d'une tuerie toujours désastreuse pour les deux partis, ont permis au vainqueur de faire 64 mille prisonniers en quelques jours, de monter ses dragons et d'armer les Bavares, ses alliés, avec les chevaux et les fusils enlevés aux Autrichiens, de continuer la campagne avec les canons et les munitions pris sur l'ennemi et d'ouvrir à l'armée française les portes de Vienne.

Ces obscures manœuvres, si peu appréciées comparativement à l'importance qu'on attache aux systèmes de canons et de fusils, ont amené pour le vainqueur des résultats militaires plus décisifs que n'en a amené la sanglante journée de Sadowa.

Si à Ulm les Autrichiens avaient possédé des canons et des fusils d'un système plus perfectionné que ceux des Français, cette supériorité n'eût en rien changé la face des choses, puisque les deux armées ne se sont pour ainsi dire pas servies de leurs armes, qu'elles ne se sont pas battues, que ce sont des mouvements stratégiques qui ont décidé du sort de cette campagne.

S'ensuit-il qu'il faille laisser entre les mains des soldats des fusils ou des canons médiocres ? Non, mille fois non. Pour qu'une armée soit bonne, il faut que le matériel, l'instruction, l'activité et le moral des officiers et de la troupe soient perfectionnés et développés au plus haut degré possible.

Il faut attacher un égal intérêt à toutes les parties constitutives d'une armée, sans perdre de vue, cependant, que le développement moral et intellectuel de la troupe exige plus de soins et d'assiduité que le perfectionnement de son matériel ; et il faut surtout éviter de s'engouer, de se laisser absorber par des illusions qu'on se fait aisément sur la supériorité d'un engin de guerre ou de formations réglementaires, illusions qui ne manquent jamais de se reproduire à la suite de chaque guerre.

Après les guerres de Frédéric II, c'était le port d'arme, la régularité du pas, les manœuvres linéaires et l'ordre oblique ; en un mot, le règlement prussien s'était complètement emparé des esprits.

A la suite des guerres du premier empire, ce sont les ridicules fusées à la Congrève, destinées, d'après l'inventeur, à remplacer les armées, qui ont eu la vogue.

Pendant la guerre de Crimée, l'impuissance incontestée de la marine en bois devant les places de Sébastopol et de Cronstadt et l'écroulement des murailles vermoulues de Kinburne, causé par l'ébranlement produit par le tir de leurs propres canons, et ridiculement attribué à l'efficacité du feu des batteries flottantes (exécuté à 1200 et à 1500 mètres), ont enfanté les navires cuirassés, non moins ridicules que les fusées à la Congrève, mais beaucoup plus dispendieux.

Les victoires de Montebello, de Magenta, de Melegnano et de Solferino ont donné la vogue au canon rayé, bien que jusqu'à présent personne n'ait pu deviner le rôle que cet engin a joué dans ces combats et dans ces batailles.

La campagne de Bohême a exhumé le fusil se chargeant par la culasse, essayé et délaissé depuis trente ans dans les manufactures d'armes de tous les Etats de l'Europe. La rapidité du tir de ces fusils, à tort ou à raison, a si profondément impressionné les masses et les gouvernements surtout, que ces derniers ne se sont

plus crus en sécurité tant que leurs fusils n'étaient pas transformés, et ces transformations se sont faites avec une telle précipitation, qu'on doute fort qu'il y ait en Europe une infanterie armée de fusils propres à faire la guerre.

A cet égard, le doute s'est manifesté partout : sur le terrain du combat, au tir, dans les camps, sur la plaine d'exercice, et bien qu'on dise que, dans la bataille, ces nouvelles armes ont fait merveille, elles n'inspirent qu'une médiocre confiance à ceux qui doivent s'en servir.

L'adoption d'une nouvelle arme exige des épreuves plus sérieuses que celles auxquelles elle est généralement soumise sur le terrain d'exercice, avec des armes, des munitions et des tireurs de choix.

Une expérience ne peut avoir de l'autorité que pour autant qu'elle se fasse exactement dans les mêmes conditions que celles auxquelles l'arme sera soumise en campagne : on doit s'assurer qu'elle offre les garanties de durée, de solidité et de simplicité exigées pour la pratique de la guerre, et on ne peut acquérir cette certitude qu'en faisant faire les expériences par ceux qui doivent se servir des armes, c'est-à-dire en armant une compagnie avec des fusils non pas choisis, mais pris au hasard dans la masse, et en mettant cette compagnie dans les conditions d'une troupe en campagne, bivaquant, laissant ses armes exposées aux intempéries, exécutant par tous les temps des tirs de guerre, transportant alternativement ses munitions dans les gibernes des soldats et dans des fourgons, et, si après avoir répété ces expériences pendant des mois, alors les officiers chargés d'en recueillir les résultats sont des hommes *pratiques ayant du tact*, et sous tous les rapports désintéressés dans le succès ou l'insuccès des expériences, on sera à peu près sûr de savoir à quoi s'en tenir.

Pour ce qui est du canon rayé, l'effet qu'il a produit à Sadowa est très diversement apprécié : les uns prétendent qu'il a fait merveille ; les autres, le plus grand nombre, disent, au contraire, qu'il a joué un triste rôle. A en croire la relation quasi-officielle de l'état-major prussien, — la reproduction des rapports des différents chefs, — le plateau de Chlum, défendu par des centaines de canons placés derrière des retranchements, aurait été enlevé par une tête de colonne que le feu de front et d'écharpe de ces canons ne serait même pas parvenu à ébranler dans sa marche. Et, cependant, il est généralement admis que l'artillerie autrichienne a été bien servie et a lutté même avec avantage contre celle de la Prusse. Quoi qu'il en soit, la défense du plateau de Chlum ne prouve pas que ceux qui contestent l'efficacité du tir des pièces rayées, EN CAMPAGNE, ont tort. Sur ce point, nous en sommes encore au lendemain de la journée de Solferino, et les expériences du polygone ne se font guère dans les conditions voulues pour élucider cette question si controversée.

En quoi la campagne de Bohême de 1866 diffère le plus de ses aînées, c'est dans le peu de temps qu'a mis l'armée prussienne à mobiliser son armée et à arriver sous les murs de Vienne.

Les causes qui ont le plus contribué à la promptitude avec laquelle s'est faite cette invasion, les voici :

1° Les chemins de fer, qui sont venus imprimer aux armées une mobilité qu'elles n'avaient pas autrefois. « En 21 jours, les Prussiens ont transporté, à des distances variant de 230 à 690 kilomètres, 197 mille hommes, 55 mille chevaux, 5,300 voitures. » Frédéric aurait dû sacrifier toute une campagne pour concentrer ses armées dans de telles conditions. Et les avantages qu'on peut tirer des chemins de fer pour ravitailler les armées sont encore plus grands que ceux que ces voies procurent pour le transport des troupes. Aussi l'emploi des chemins de fer à la guerre exige de bien plus profondes modifications dans l'organisation des armées et dans la disposition des forteresses pour la défense des États, que l'emploi de la poudre à canon n'en a exigé dans la tactique. Aujourd'hui les armées doivent être organisées en corps permanents, de manière à pouvoir passer,

du jour au lendemain, du pied de paix au pied de guerre; et les forteresses, au lieu d'être dissimulées sur les frontières, doivent être concentrées vers le centre du pays.

2° Le vicieux dispositif de la défense de l'Autriche a également contribué à faciliter l'invasion de l'empire; Olmutz surtout a causé la ruine de l'armée et renversé l'ombre encore debout du vieil empire d'Allemagne. Benedek, en se repliant avec la masse de ses forces dans une position de flanc, sur cette forteresse qui avait autrefois arrêté Frédéric II, se trouvait trop en dehors de la zone d'invasion des Prussiens, opérant de la Bohême sur Vienne, pour obliger ceux-ci de s'arrêter devant cette position ou pour leur inspirer des craintes sur la sécurité de leurs lignes de communication.

Le duché d'Autriche étant le siège de la monarchie, le corps auquel sont attachés tous les membres de l'empire, et par conséquent le foyer de la puissance de l'Etat, c'était sur ce duché, *devenu le foyer de la défense*, que le général autrichien aurait dû ramener toute son armée. Mais, sur ce point, Benedek n'est pas le seul coupable: Olmutz jouissait d'une vieille et grande réputation; on en avait récemment augmenté les travaux de défense, en vue sans doute d'en faire un point de concentration pour opérer en Silésie ou en Bohême, en cas de guerre avec la Prusse.

Avant l'ouverture des hostilités, par une décision prise en conseil, on avait désigné cette place comme point de réunion à l'armée et pour servir de base intermédiaire en avant de la capitale. La faute commise à l'ouverture de la campagne, d'avoir concentré l'armée d'abord à Olmutz pour la transporter ensuite précipitamment en Bohême, en fit commettre une seconde: après le désastre de Sadowa, Benedek, au lieu de ramener son armée directement sur Vienne, la replia en grande partie sur Olmutz, pour courir ensuite en toute hâte, à travers mille dangers et en faisant de grands détours, vers le Danube.

Cette double faute, de s'être basé deux fois sur Olmutz, a son origine dans l'imprévoyance des hommes d'Etat de l'Autriche. Depuis nombre d'années, les militaires, le maréchal Hess, entre autres, avaient conseillé de démolir les anciennes fortifications de Vienne, qui n'avaient plus aucune valeur, et d'élever un camp retranché autour de cette capitale. Ce projet, bien que très goûté en haut lieu, était resté enfoui dans les cartons, quand, en 1858, une étude sur la défense des Etats, publiée en Belgique et écrite dans le même esprit, appela de nouveau l'attention sur l'idée d'élever un camp retranché autour de Vienne.

Dans cette étude, à propos de l'empire d'Autriche, il était dit:

« C'est dans le duché d'Autriche qu'on doit établir la défense générale de
« l'empire, et l'objectif de ce duché, tant par son importance politique que par
« sa situation géographique, c'est Vienne. Cette capitale sera donc le foyer du
« polygone central de la défense générale de l'empire, polygone dont Lintz sur
« le haut Danube, Presbourg sur le bas Danube, Brunn au nord et Neustadt au
« sud, occupent réciproquement les principaux passages débouchant de la Bavière,
« de la Hongrie, de la Moravie et de la Styrie, sur le duché d'Autriche. En éle-
« vant sur chacun de ces quatre points une forteresse à grand développement, on
« couvrirait tous les chemins de fer qui rayonnent sur Vienne; on aurait ainsi un
« polygone défensif des mieux conditionnés et répondant parfaitement aux grands
« principes de la guerre..... »

L'idée de faire du duché d'Autriche le polygone central de la défense générale de l'empire, avec Vienne pour foyer, très goûtée dans les régions élevées, préoccupait beaucoup les esprits pendant l'hiver de 1858 à 1859. La bombe que le jour de l'an fit éclater aux Tuileries, imposant aux militaires et aux hommes d'Etat de l'Autriche des occupations plus pressantes que celles d'étudier des projets, la question de la défense de l'empire en resta là pour le moment.

Après la guerre de 1859, à propos de la démolition des anciennes fortifications

de Vienne, l'idée de couvrir la capitale se fit jour de nouveau. Les grandes dépenses qu'aurait exigées la réalisation de cette idée et le peu de sympathie qu'elle rencontrait chez les ingénieurs militaires la firent abandonner. On trouva cependant des millions pour élever des travaux de défense dans les cols et dans les gorges des Alpes noriques et juliennes et sur beaucoup d'autres points, travaux sans but réellement utile pour la défense générale de l'empire, comme pour la défense spéciale des montagnes, car celles-ci ne se défendent pas dans les montagnes mêmes, mais dans la plaine, à la sortie des défilés des montagnes.

On a trouvé des millions pour faire des gantelets, on n'en a pas cherché pour faire une cuirasse ; si cependant on avait réuni tout l'argent dépensé inutilement pour percer les contre-forts du Tonal et du Stelvio et pour élever des forts où l'on aurait pu s'en dispenser, à l'aide de toutes ces sommes et en tirant un bon parti du terrain des anciennes fortifications de Vienne, d'une immense valeur, on eût trouvé l'argent nécessaire pour élever des camps retranchés autour de Brünn, de Presbourg et de Vienne ; et si en 1866 ces camps avaient existé, nous doutons fort que les Prussiens fussent aussi promptement arrivés à Nicolsbourg : Après Sadova, Benedek, au lieu d'opérer une retraite divergente et désastreuse, en partie sur Olmutz, en partie sur Vienne, eût infailliblement ramené toute son armée sur Brünn, où elle eût été convenablement basée, pour démolir l'armée prussienne, si celle-ci se hasardait de pénétrer dans le polygone défensif dont Vienne eût été le foyer.

3^o La prévoyance des militaires et des hommes d'Etat de la Prusse a aussi grandement contribué à la rapidité avec laquelle s'est opérée l'invasion de l'Autriche : leur système d'organisation permit que leurs corps d'armée, constitués en permanence depuis 1815, fussent mobilisés et concentrés avant ceux de l'Autriche, bien que celle-ci eût commencé leur mise sur pied de guerre avant la Prusse. Le pied de paix de la cavalerie de cette dernière ne différait que de six chevaux par escadron avec le pied de guerre ; avant l'entrée en campagne, une section d'ouvriers, conduits par des ingénieurs spéciaux, avait été attachée à chaque corps d'armée, pour réparer les ponts, les routes, les voies ferrées, etc., et, dans la prévision de l'occupation de Dresde, non-seulement ils avaient fait une étude et dressé les plans des environs de ce point stratégique, en vue d'y élever immédiatement un camp retranché, mais ils avaient poussé la prévoyance jusqu'à faire confectionner d'avance des caponnières en charpente pour ce camp, afin que pendant quelques jours il fût en état d'y tenir avec un corps de 25 mille hommes contre toute une armée.

Plus loin on verra que, sur ce point, il y a eu autant d'imprévoyance de la part de l'Autriche et de la Saxe surtout, que de prévoyance de la part de la Prusse.

La Prusse était prête pour entreprendre une grande guerre ; ses adversaires ne ne l'étaient pas : l'armée hanovrienne, surprise, fut obligée de mettre bas les armes après une victoire remportée sur les Prussiens, parce qu'elle était entrée en campagne sans munitions, sans préparatifs, sans plan conçu d'avance avec ses alliés. Les Bavares, dont l'organisation porte l'armée à 86 mille hommes, non compris la réserve et la landwehr, sont entrés en campagne avec 50 mille hommes seulement. Le 8^e corps fédéral, formé des contingents du Wurtemberg, du grand-duché de Bade, de la Hesse-Darmstadt, du duché de Nassau, de la Hesse-Electorale et d'une division autrichienne formée avec les garnisons des places fédérales, a donné un effectif de 62 mille hommes, effectif qu'avec un peu de prévoyance ces Etats auraient aisément pu doubler.

L'imprévoyance de tous ces alliés ne s'est pas seulement bornée à n'être pas prêts pour la guerre, à devoir entrer en campagne avec leurs armées sur le pied de paix, mais encore on ne voit nulle part poindre une idée ou s'effectuer une opération qui puisse faire supposer qu'ils avaient conçu un plan d'ensemble entre

eux seuls ou avec l'Autriche. On verra plus loin qu'à Vienne, alors que la guerre était à peu près terminée, on a tenté de convenir d'un plan d'ensemble.

L'Autriche avait cependant envoyé des mentors de son état-major à Munich, en vue sans doute de maintenir de l'ensemble dans les opérations de l'armée austro-fédérale, composée, au début de la guerre, de 20 mille Hanovriens, 62 mille fédéraux et Autrichiens, formant le 8^e corps commandé par le prince de Hesse, et de 51 mille Bavaois, en tout environ 130 mille hommes, avec 254 bouches à feu.

Le vieux prince Charles de Bavière avait le commandement de cette armée ; son adversaire, le général Vogel de Falkenstein, avec une armée d'environ 50 mille hommes, réunie en une seule masse, défait successivement les Hanovriens, le 8^e corps et les Bavaois, avant qu'ils pussent se réunir, ce qui prouve, de la part de leurs hommes d'Etat et de leurs généraux en chef, une incurie ou une ineptie coupable.

Sur le Mein, ce n'est ni la supériorité numérique, ni la supériorité des armes, ni la qualité des soldats qui ont prévalu ; car les soldats de la Prusse étaient en partie de la landwehr, armés de fusils de l'ancien modèle, tandis que ceux de la Confédération étaient tous de la troupe de ligne. Là c'est le talent du général qui a amené la victoire ; Vogel, avec ses masses réunies, n'a pas craint de se laisser envelopper par les 130 mille ennemis qu'il avait autour de lui ; il s'est, au contraire, constamment maintenu au milieu d'eux, pour les combattre séparément les uns après les autres.

En Italie, comme sur le Mein, le talent du général a également prévalu sur la supériorité numérique : l'armée de l'archiduc Albert, composée des 5^e, 7^e et 9^e corps et d'une division tirée des places fortes, ne comptait guère plus de 100 mille hommes, tandis que l'armée du roi d'Italie était forte de 250 mille soldats et de 40 mille garibaldiens.

Il est juste de faire remarquer que l'armée du roi, autant pour atteindre le but politique, objet de la guerre, que pour être utile à son allié, était obligé de prendre l'offensive, d'enlever ou de tourner une position formidable devant laquelle les armées victorieuses de Napoléon III et de Victor-Emmanuel avaient jugé prudent de s'arrêter en 1859

Après avoir esquissé les principaux traits de la triple campagne en Bohême, en Allemagne et en Italie, et rapporté les appréciations de quelques auteurs, notamment des colonels Rustow et Lecomte, M. le major van de Velde conclut par les réflexions suivantes :

Dans ses considérations, Moltke dit que : le 30 juin, le mouvement de la 2^e armée prussienne mettait Benedek dans l'impossibilité de prendre l'offensive contre la première. Dans cette journée, les armées prussiennes étaient encore assez éloignées l'une de l'autre, et le feldzeugmeister avait la sienne assez sous la main, et occupait une position assez centrale, pour combattre avec la masse de ses forces la 1^{re} armée, sans que la 2^e eût pu la secourir.

Non-seulement le 30 juin, mais le 3 juillet, le jour de la bataille, à 6 heures du matin, les armées prussiennes se trouvaient encore en état de crise ; si à cette heure, Benedek, qui devait connaître alors l'emplacement des armées comme nous le connaissons aujourd'hui, avait pris l'initiative de l'attaque, s'était jeté tête baissée avec six de ses sept corps d'armée sur les divisions disloquées du prince Frédéric-Charles, il est plus que probable que cette manœuvre eût abouti à un résultat heureux, et, dans ce cas, la 1^{re} armée eût été défaite avant que la 2^e ne fût arrivée sur le terrain du combat.

Quand M. de Moltke a fait écrire ce qu'il appelle l'*Histoire de la campagne de 1866*, on est tenté de croire qu'il a cherché à prévenir les critiques de sa grande conversion, faite avec trois armées, partant de points très éloignés l'un de l'autre,

pour se réunir par des rayons convergeant vers Gitschin, précisément là où il devait supposer l'ennemi concentré.

Cette imprudente manœuvre a réussi, et réussira encore. Devant un adversaire timide, elle réussira même toujours. Donc, le seul argument propre à pallier la grande déféctuosité du plan de campagne de M. de Moltke, c'était de dire : que l'état-major prussien connaissait parfaitement le caractère du général autrichien ; qu'on avait la certitude qu'il ne prendrait jamais l'initiative de l'attaque ; qu'il accepterait la bataille, mais qu'il ne chercherait jamais à la livrer ; que c'était un de ces généraux devant lequel on peut impunément commettre toutes les fautes possibles, sans que jamais il chercherait à en profiter ; et, enfin que, pour le vaincre, il suffirait de parvenir à le battre sur place.

Ces arguments eussent d'autant mieux justifié le côté défectueux du plan de campagne de M. de Moltke, que, parmi le monde militaire de l'Europe, il est admis que l'esprit d'initiative fait généralement défaut chez les généraux autrichiens.

(A suivre.)

PROJET D'ORGANISATION MILITAIRE SUISSE. (Suite.)

ORGANISATION DES UNITÉS TACTIQUES. — 1^o Infanterie.

L'unité tactique actuelle est le *bataillon*.

Le bataillon d'infanterie se compose de 2 compagnies de chasseurs et de 4 compagnies de fusiliers, avec un grand état-major de 9 officiers et un petit état-major de 10 sous-officiers.

La compagnie comprend 15 sous-officiers, 3 ou 4 trompettes, 4 fraters et 1 sapeur, et doit avoir un effectif de 70 à 129 hommes (Appenzell Rh. Int. a même des compagnies de 152 hommes), de sorte qu'on nous fournit des bataillons de 438 hommes seulement et d'autres de 792 hommes.

Le défaut d'uniformité dans l'effectif des compagnies et des unités tactiques présente de grandes difficultés, non-seulement pour l'administration et l'organisation des trains, etc., mais encore et surtout pour la conduite des troupes dans le combat. Il était d'autant plus nécessaire d'éviter cette inégalité dans le projet, qu'elle ne surgit déjà que trop à la suite des marches et des batailles.

La division du bataillon en deux sortes de troupes, savoir les chasseurs et les fusiliers, provient d'une époque à laquelle le service de tirailleurs ne jouait qu'un rôle secondaire, tandis qu'avec l'armement actuel il jouera le premier rôle, de telle sorte que les compagnies spéciales de voltigeurs ont été supprimées dans toutes les organisations militaires les plus récentes, en Autriche, en Prusse, dans l'Allemagne du sud et tout dernièrement encore en France. Partout on est arrivé à se convaincre que le bataillon d'infanterie ne doit pas être combiné, qu'il ne suffit pas même d'un tiers du bataillon composé de chasseurs, et que toutes les compagnies étant à tour de rôle appelées à faire le même service, il y a un grave inconvénient à ce qu'un tiers du bataillon attire à lui tous les meilleurs éléments. Le projet prévoit également pour tous la même durée du temps consacré à l'instruction.

L'effectif de la compagnie serait fixé à 120 hommes et, par conséquent, celui du bataillon à 720 hommes.

Ces chiffres correspondent à peu près à la moyenne des effectifs actuels.

Les bataillons restent encore petits comparativement à ceux des armées permanentes ; ils sont plus mobiles et, pour une guerre en Suisse, conviennent mieux que les bataillons ayant un effectif plus considérable. Néanmoins, les conséquences de la nouvelle répartition ne se feront pas sentir dès l'abord d'une manière aussi sensible que cela aurait été le cas si l'on avait fait des bataillons encore plus petits, ce qui eût augmenté leur nombre et par conséquent celui des officiers d'état-major,